

Délire de fuite

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

L'Art d'en sortir

MARC' O

Délire de fuite

Édition établie par
GÉRARD BERRÉBY

&

SAFA HAMDAD

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2025

NOTE DE L'AUTEUR
"Préface à l'Éthique"

EN essayant de parfaire et non d'achever ce livre, j'y joins cet avertissement qui pourra servir à éclairer ma certitude.

En tant que certitude, cette prose représente des éléments plus puissants que la vie et ses peurs. J'espère, évidemment, en une vie meilleure comme il faut croire à un être unique qui envelopperait tous les autres.

Chaque soir, je couche mes tendresses. Au réveil, je bâille quelquefois d'ennui, j'épuise mes gestes ; je reste cependant au lit, cloué et vide. Allongé, béat, je résiste mieux à ma volonté qui n'est que l'embryon de mon orgueil.

Ici, la matière descriptive est matière de démonstration. C'est de l'évolution du quotidien qu'il s'agit dans ce livre ; évolution permettant d'assurer un cheminement vers un but absolu – opposé au quotidien. J'essaie d'arracher un terrain pour construire une ligne transcendante. Je règle l'affaire de l'approximatif en démontrant l'égalité de tout devant l'infini. Ce qui importe ne compte plus.

Chaque jour, j'espère un lendemain.

À PROPOS

Tous ceux qui sont là
Sont ailleurs
Parce que le rêve est une réalité
Quand ailleurs il n'y a pas que des faits
Quelqu'un attend quelque chose
Qui ne vient pas
Viendrait-elle qu'aucune
Des questions ne serait résolue.

À mon ami

Souvent :

La nuit dans ma chambre j'écoutais sur le boulevard Saint-Michel les autos moudre – et découdre – tandis que, à l'horloge de la Sorbonne, les heures pissaient le temps, l'espace d'un moment.

Souvent :

Ne pouvant dormir. Parce qu'il y avait eu la vie : les-filles-des-café-des-caves-de-la-musique-des-discussions-des-idées : idées trop brèves et chaotiques pour que nous puissions n'en garder qu'un vague souvenir.

Souvent :

De ces faits je me levais hâtivement, griffonnais quelques notes, ébauchais un poème (assemblages de phrases sentimentales) :

Souvent j'ai aimé, haï

Rarement j'ai dormi.

À cet ami... de l'autre côté de l'envers de moi-même...

Ce sont quelques-unes de ces notes, prologues, propositions, réflexions, de ces poèmes, que j'ai liés avec une "discordance évidente", la vie étant formée "d'évidentes discordances": choses cachées ou visibles par tous et personne, riches ou gratuites, travaillées ou faciles: tel jour criblées d'idées qu'on ne sait employer, tel autre jour vides de toute expression. Cela est la vie; et peut-être, ce livre, un témoignage. La vérité s'y trouve là: des phrases creuses ou sans portée. C'est aux heures creuses et sans portée que seront dus "les silences".

On ne peut préfabriquer la vérité, elle doit être dite sur l'heure ou alors elle perdra son axiome de vérité; elle sera dépassée par une autre expérience, me trouvant ainsi devant une vérité abâtardie, vue à travers une autre réalité.

Le personnage au début n'est qu'un vague élément impersonnel, étonné progressivement de sa médiocrité, de son éducation qu'il voudra ainsi dépasser. Peu à peu, au contact des nouvelles expériences, une "personnalité" – l'ablation d'une autre – s'agite. Le désir d'écrire se fera pressant. Et ce sont des poèmes imperceptibles, et c'est le commencement de l'illusoire, la marche vers une croyance... Descriptif au début puis, évoluant, "il" acquiert un nouveau savoir – son style –, de nouvelles idées: une recherche plus précise.

Voici cette histoire.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I
CONTACT

*Ce qui se fait par amour
se fait toujours par-delà le bien et le mal.*

Nietzsche

– Pour le taxi ça va se tasser, après on en trouvera un facilement. En attendant, si on allait se taper un verre !

Il prend la valise. Tandis que je descends les marches de la gare, je suis étonné de voir les autobus parisiens. Je lis “20”, mais il n’y a pas beaucoup de circulation, peut-être est-ce trop tôt : six heures quarante-cinq à l’horloge de la gare de Lyon. Max me désigne un bar. Nous entrons. Accoudés au comptoir, des ouvriers m’écœurent, buvant leur “café arrosé de marc”. Nous commandons deux filtres.

Nous sortons. De justesse, nous attrapons un taxi.

– Denfert-Rochereau, dit Max.

Le taxi démarre. J’essaie de tout saisir, de fixer, mais je ne vois que des rues humides, des murs gris, des poubelles. Nous traversons un pont... La Seine... Étonné et ravi, sachant que sous le pont il y a la Seine, et la Seine.

CHAPITRE II

LE train disparaît. Ennui; malaise de quelque autre désir que l'on se serait trop caché et dont les moindres parcelles ne seraient que souvenirs. Une pluie fine s'émiette sur les pavés des rues de Paris. Les réverbères tachent les maisons confondues avec le ciel. Je m'abrite pour allumer une cigarette. Mon âme est oppressée par la pluie. Je frissonne, retombant dans le réel. Première semaine à Paris, c'est comme si tout cela n'était jamais arrivé. J'ai cherché du travail, partout on m'a reçu poliment, quelquefois on m'a fait des promesses, mais personne ne m'a offert de travail. bercé par les pensées – précisément pour oublier l'avenir –, je les laisse se succéder.

Dans un dancing, égal à n'importe quelle boîte de nuit de province, j'ai dansé pour l'amour. Max et moi avons dansé avec des filles. Nous avons bu suffisamment d'alcool pour nous énerver mais pas assez pour être saouls. La soirée fut longue et triste, l'orchestre dérisoire et cette fille avec laquelle j'ai dansé ni laide ni assez jolie, et dont aujourd'hui je ne peux retracer qu'un visage.

Un soir, nous sommes allés au Tabou. J'avais connu le Tabou par un hebdomadaire qui retraçait avec des dessins dits humoristiques "la journée d'une jeune fille très parisienne": onze heures, un cabaret à la mode, le dessin de la fille en pantalon retroussé et chemise écossaise avec la légende "moi, Tabou". On m'avait dit que le Tabou était une cave où se réunissaient des existentialistes, dont le but était d'écouter de la musique jazz et de danser. Le Tabou est une véritable

cave voûtée, oblongue, sombre, enfumée, limitée à une extrémité par une estrade sur laquelle s'agite un orchestre. "Un véritable orchestre de jazz", m'a dit Max. À l'autre bout, le bar où sont les visiteurs pauvres, ceux qui se contentent d'un tabouret, ayant droit de ce fait au tarif réduit. Les clients riches occupent les tables (à champagne), les jeunes sont entassés devant l'estrade. Ce qui reste de libre est la piste de danse, "de vrais danseurs de be-bop!" m'a encore dit Max.

Une fille appelée Ferdinand (peut-être à cause de la ressemblance avec le taureau) récite des poèmes.

Je m'arrête devant un espace éclairé, un bar. J'ai envie d'un café mais l'imagination – du rêve dans de l'eau de pluie –, les idées veulent se consumer... Je continue de marcher.

Il y a cette fille que Max a rencontrée. Elle me tend une main morte, nous demandant de lui payer un verre.

– Nous sommes fauchés, nous sommes étudiants.

Elle paraît désappointée, mais Max, "beau garçon" et fumeur, continue de parler et la fille reste.

– Je m'appelle Simone, dit-elle.

– Qu'est-ce que vous faites dans la vie?

– Rien.

– Rien?

– Non. Pourquoi voudriez-vous que je fasse quelque chose?

– Je ne sais pas... Vous habitez chez vos parents?

– Non...

Je regarde Max. Peut-être ce soir pourrions-nous amener cette fille... Je hasarde:

– Vous vivez avec un ami?

– Non.
 – Vous habitez le quartier?
 – Quelquefois... Je loge chez des copains, parfois je dois me taper le chemin jusqu'à Neuilly.
 – Et ce soir?
 – Je ne sais pas... Je loge souvent chez un peintre, mais il est toujours saoul, il traîne dans les bars de Saint-Germain-des-Prés... Et vous? Vous habitez où?
 – Alésia.
 – C'est vachement loin... Vous y allez en taxi?
 – On n'a plus de rond.
 – C'est moche de vous taper le chemin à pied...
 Si vous voulez, nous chercherons le peintre ensemble, il nous logera.

Nous avons visité tous les bars... Personne. Nous nous sommes rendus chez le peintre, personne... Exténués, nous nous sommes assis dans l'escalier. Il fait noir. Max allongé sur les marches supérieures, Simone au-dessous, puis moi avachi sur ses jambes que je caresse. Le désir¹ s'accroît, mais ni moi ni Max ne pouvons préciser le moindre geste. Excédé, je propose:
 – Il me reste deux cents francs, prenons un taxi.
 Après avoir discuté et promis que nous la traiterions en copain, elle accepte de nous suivre...

Je lui offre mon pyjama... Excité, Max aussi, nos mains jouant, cherchant, tentant un geste plus précis: elle nous repousse. Enfin, elle se fâche, menaçant de

1. Ne pas confondre la fille et les jambes. Les jambes sont plus intéressantes que la fille, les jambes proposent ce qui est caché et voulu de telle sorte qu'on veut s'aventurer, remonter les caresses des jambes. Tandis que la fille est l'unité d'action qui ramène aux jambes, le point de conduite obligatoire qui, continué, n'amène pas à la fille mais au sexe de la fille (féminin). (N.d.A)

partir. Je l'ai prise au mot, lui proposant l'amour ou partir. Elle choisit de partir à cinq heures. Je la traite "d'allumeuse", elle me répond "salaud".

La nuit (ou ce qui en restait), je fus particulièrement agité.

Je ne peux comprendre cette fille qui acceptait de coucher dans le même lit et s'y refusait... Évidemment, elle nous a fait promettre de la traiter en "copain", mais toutes le demandent. Elle m'a traité de salaud. Alors?

J'ai beaucoup marché. Me retrouvant sur le Boul' Mich', le Tabou est tout près. Simone s'y trouve peut-être seule? Je désire cette fille. J'entre dans un bar, commande un café. Dehors, il pleut, des gens sortent d'un cinéma, ils se collent les uns aux autres, pressés. Je suis seul... Il y a une chambre d'hôtel... Je repose la tasse vide, le garçon essuie un verre. Je sors prendre le métro.

J'hésite à me lever, je m'enfonce plus profondément dans le lit, un ciel gris, maussade, je regarde le réveil, encore cinq minutes... Debout. D'un geste j'enfile mon pardessus. On gèle. J'ai un besoin pressant de pisser, les water-closets sont à l'étage au-dessus, il fait froid, je pisse dans le lavabo... Il pleut toujours cette pluie fine comme le brouillard de la mauvaise humeur. Je me lave très vite (il n'y a que les riches qui peuvent être propres en hiver). En face, les maisons; malgré l'humidité et le froid j'essuie la vitre et m'y colle pour apercevoir une fille. J'ai besoin d'une fille.

Le métro et l'invaincu. Charenton trop loin de l'École Militaire. À chaque station, c'est le vidage, le pompage. J'observe un Parisien. Une main au-dessus de la foule tient un journal, il lit... Station... La foule

le bouscule, l'écrase, le presse, il tourne, vire, continue sa lecture. Rien ne peut l'arracher à son journal... Quelques femmes debout regardent obstinément un homme assis, qui obstinément ferme les yeux. Je me frotte à une fille, à chaque bousculade je la reçois dans les bras, elle dit "pardon", je réponds "ça ne fait rien". Je souris, elle sourit. Un homme nous regarde, j'ai honte, je n'ose pas l'aborder, elle descend, les portes se referment.

Charenton.

– Bonjour madame, excusez-moi d'arriver en retard.

– Bonjour, bonjour, dix heures moins le quart, me fait-elle remarquer.

– Le trajet est long, presque trois quarts d'heure.

– Je ne sais pas si je pourrai prendre ma leçon.

Devant mon air désappointé, elle me propose d'aller faire le marché à sa place, j'accepte. C'est ma seule cliente, trois fois par semaine neuf cents francs. Suis-je un domestique? Cette Russe ignare et veule, parce qu'elle a de l'argent et que je n'en ai pas, s' imagine disposer de moi. Je ne me sou mets que pour l'argent.

– Salope...

Avec neuf cents francs par semaine, je ne peux pas vivre, il me faut trouver un autre travail en plus des leçons de culture physique, je chercherai cet après-midi.

Pour me faire plaisir à mon retour, elle m'a préparé une soupe russe. C'est tellement sucré que j'ai failli ne pas l'aval er; mais je dis que c'est fameux et transforme la grimace en un sourire ravi...

Le pâle soleil n'arrive pas à convaincre, il précipite tout dans une lueur blafarde, inutile, sans objet.

Midi. Je vais déjeuner, je n'ai plus rien à faire dans ma chambre. Le restaurant voit les mêmes habitués et

les mêmes plats. Depuis près de quinze jours, je mange des "filets de hareng" et du "bœuf bourguignon".

Un simple coup d'œil et l'on voit que rien n'a changé, tout le monde est là.

J'aperçois une femme blonde, elle me regarde, je détourne les yeux, j'hésite, je vais m'asseoir sur une banquette opposée. Aussitôt, je regrette. Pourquoi ne me suis-je pas assis à sa table? Je crois que je ne lui dépla is pas. Je renonce sous prétexte qu'elle a plus de trente ans. Je mendie le regard d'une jeune fille qui vient déjeuner tous les jours avec sa mère. Elle reste les yeux fixés sur son assiette, ne parle jamais. Un vieux, mâchonnant, s'assit à ma table.

– Vous permettez? Il me désigne la chaise.

– Je vous en prie...

Il déplie un journal, commande un potage, interminablement il mâche. Je demande l'addition, je sors. Dehors, il n'y a plus de soleil, la terne lueur du jour continue à se traîner de flaque en flaque.

Il faut chercher du travail, mais quelque chose combat cette résolution. D'abord, où? Qu'est-ce que je sais faire? Que va-t-on me demander? Comment s'y prendre? J'aboutis au cinéma, peut-être y trouverai-je une fille, idée obsédante de parler à quelqu'un. Parler. Dire ses bêtises ordinaires, ne plus rien garder en soi.

Dix-neuf heures. Il fait nuit. Je prends le saucisson dans le lit, je mange en regardant les fenêtres des maisons en face, et les quelques autos. Il y a la pluie, cette pluie cafardeuse. L'après-midi, cinéma, un film médiocre. J'ai changé deux fois de place pour être à côté d'une femme, chaque fois elle s'est éloignée, comme si j'étais vieux et laid... Plus rien à faire que de s'allonger sur le lit, conserver le pardessus à cause du